

« COMME DANS UN RÊVE »

JEAN COCTEAU À METZ EN 1962

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions JALON

Mon ami Jean, 2022

Les ombrageux Hercyniens

La saga des Schmid verriers, 2022

Aux Éditions des Paraiges

Chagall, Cathédrale de Metz

À la recherche d'une autre réalité, 2020

Les vitraux de Roger Bissière

Cathédrale Saint-Étienne de Metz, 2016

Les vitraux de Jacques Villon

Cathédrale Saint-Étienne de Metz, 2014

« Je décalque l'invisible. » Les vitraux de Jean Cocteau

Église Saint-Maximin de Metz, 2012

Aux Éditions Le Livre d'Art

Jean-Louis Trévisse, artiste peintre, 2008

www.espacetrevisse.com

*Illustration de couverture : © Fonds Cocteau – Bibliothèque
de l'université Paul-Valéry Montpellier 3.*

« COMME DANS UN RÊVE »
JEAN COCTEAU À METZ EN 1962

Christian Schmitt



Éditions JALON, 2023

© 2023, Christian Schmitt. Tous droits réservés.
contact@editions-jalon.fr
ISBN 978-2-491068-56-1
Dépôt légal : février 2023

*À ma famille,
à mes amis Morgane et Orphée Dermit
et Jean Dedieu.*

Jean Cocteau rêve quand il ne fait pas exprès
Claude Roy, 1954

Préface de Jean-Pierre Millecam

« Beaucoup trop c'est juste assez pour moi »

1962, à l'époque où grâce aux vitraux de l'église Saint-Maximin, Cocteau touchait au sommet de sa quête d'absolu, il présidait le Festival international d'art : il s'était trouvé confronté à la mise en place du chef d'œuvre de Debussy, Pelléas et Mélisande (décors et arguments de mise en scène).

Que se passait-il donc ? Mais Cocteau du début du siècle ne prisait pas particulièrement l'auteur de l'Après-midi d'un faune, à qui il reprochait son style vaporeux.

De même pour l'auteur du ballet Petrouchka, qu'il avait un temps vigoureusement loué : ce dernier était, à ses yeux, coupable d'un certain mysticisme théâtral.

Quel rapport donc, entre le Cocteau de 1962 et celui du début du siècle ? Cocteau avait-il abandonné sa vigueur d'adolescent rigoureux pour élargir son panthéon où il craignait la solitude à la sonde héroïque du cosmos où il arborait l'oriflamme ? Eh bien, tournons-nous vers ces vitraux de l'église Saint-Maximin pour y trouver l'ombre d'une réponse.

Souvenons-nous d'une devise qu'il arborait entre l'adolescence et l'âge mur : « Beaucoup trop c'est juste assez pour moi ». La lumière que distillent ces vitraux nous invite corps et âme vers les flammes immobiles que nous pressentons au-delà des signes, de ce langage qui nous induit à quitter l'actuelle vallée de larmes pour retrouver, hors du temps de l'histoire, quelque chose du jardin des origines.

Voici donc une série de symboles parfaitement épurés, chargés de reprendre, dans un langage supérieur, dans la forme la plus haute, la langue que pratiquait le poète à travers ses romans, ses essais, ses films, les dessins dont il tapissait les murs.

Et là, je ne puis qu'évoquer le duel de bon augure qui, dans les jeunes années du poète, opposait Jean Cocteau à Marcel Proust.

Cocteau déclarait : « Le style consiste à dire simplement des choses peu simples. » Proust, de son côté, croyait peut-être épingler le poète lorsque, finement, il lui écrivait : « Vous qui pour les vérités les plus hautes vous contentez d'un signe flamboyant qui les rassemble... »

Enfin cette restriction sous la plume de Proust devient, avec les vitraux du poète, l'expression d'une vérité qui fait, de ces vitraux, la plus belle expression d'un langage tout simple dans le mysticisme qui les traduit.

« À L'IMPOSSIBLE JE SUIS TENU »

Cocteau disait d'abord – c'était, je crois, à l'époque d'Opium : « Beaucoup trop, c'est juste assez pour moi ». Il songeait à faire de cette formule sa devise : cette réplique, il l'empruntait à un chef indien invité à la Maison Blanche (selon son entourage, l'homme mangeait beaucoup trop).

Avec lui, tout au long de sa carrière, pour tenter de voir clair dans sa démarche, ses fidèles n'ont cessé de répéter : « Je suis un mensonge qui dit toujours la vérité ». Cette carrière s'est achevée sur une devise qui ne reniait en rien les sentences précédentes : « À l'impossible je suis tenu ».

Il y a à la fois de l'impératif et du plaidoyer dans ces petites phrases jetées à la face du monde telles les fulgurations d'un verset biblique. Cocteau s'explique devant des juges qu'il récuse. Il se justifie auprès de lui-même pour tenter de dessiner à ses propres yeux son destin.

Dès l'enfance, il a saisi comme une évidence sa singularité. Cela revenait d'abord à se situer par rapport aux autres. Vite, ces autres ont revêtu vis-à-vis de lui leur habit de juge ; Le reflet de son personnage dans le regard d'autrui finissait par préciser ses propres traits, ses propres contours.

Il se sentait condamné soit à rentrer dans le rang, à porter le masque social, soit à obéir aux voix intérieures, à la vérité qui lui était distribuée par sa nature – à ce schizophrène que chacun porte en soi, et auquel, en principe, chacun renonce pour éviter d'être montré du doigt comme un passager clandestin.

La singularité, lorsqu'elle est assumée, conduit nécessairement à un conflit. Comment, d'instinct, parer à la vindicte publique ? Le poète, le pionnier peuvent se réfugier dans l'alibi du rare, de l'héroïque, de l'absolu. Encore ces termes sont-ils assez pauvres, assez peu capables rendre compte du mécanisme de la création, disons de la nature dont chacun porte la signature, y compris ces hommes que l'on dit génies.

Cocteau est trop lucide pour ignorer qu'il n'y a de génies que par rapport au ronron de l'uniformité : en fait, seule la nature est géniale – quand elle rompt avec ses habitudes, quand, par exemple, elle tire l'univers du néant à la suite

d'un Big bang ou qu'elle distribue trous noirs et novae dans l'épaisseur d'une galaxie.

Prodigieuse est la nature chaque fois que, à la hauteur d'homme, elle se renouvelle à travers l'invention du chercheur ou l'incantation du prophète. Le cœlacanthe qui émerge de ses eaux pour conquérir la terre ferme ignore qu'il incarne ce génie, autant que l'ignorent ces anges – tornades, séismes, volcans, c'est à dire des forces aveugles, dépourvues d'intelligence, et dont la manifestation dessine par compensation l'être obscur, l'être transcendant qui les manipule selon des desseins connus de lui seul.

Au contraire de ces anges simplement dévastateurs, le poète est pénétré de la conscience qu'il est « choisi » pour incarner le perpétuel devenir de la création – que ce soit dans un engagement d'ordre cosmique ou selon une dimension tellurique, à l'échelle de l'existence humaine et de l'aléa quotidien.

Il agit, il produit donc, mais en vertu du statut singulier qui lui a été dévolu. Ce choix des astres qui le déterminent, et non l'expression d'une fantaisie personnelle. La solitude, même surpeuplée, est sa dimension – et ceci, dans un pays comme la France où se succèdent les écoles, les mouvements, les conflits de tendances : modernes contre anciens, romantiques contre classiques, batailles d'Hernani, fulminations distribuées par les tenants d'une éphémère papauté.

Et si les surréalistes arborent une bannière, s'ils se constituent en un corps de combat, ce qui frappe d'abord, c'est leurs différences à l'intérieur du groupe – c'est la solitude de chacun, partagée dans la fièvre générale comme le pain dans une auberge espagnole.

Authentiques poètes révoltés contre l'absurde historique, ils grelottent de conserve, confondant dans le même élan leurs moi parfois divergents.

Cocteau lui-même a recherché cette étreinte dans la camaraderie d'entreprises comme celles qui le faisaient collaborer à d'autres poètes – les Six, les équipes de comédiens et de techniciens de ses mises en scène, le partage de la malédiction d'écrire avec la race innombrable des poètes.

Mais il n'était pas homme de parti. Son étoile le peignait à ses yeux inexorablement seul : aucune élection ici bas ne pouvait le porter au pouvoir, ses électeurs étant eux-mêmes des solitaires perdus dans ce raz de marée qu'on appelle le public – le public, quoiqu'on en dise, non le peuple.

Un aristocrate ? Sans doute, mais dans le sens le plus pur du terme. Il n'était pas appelé à régner mais à être visité, à n'être qu'un instrument aux mains des forces qui le gouvernaient. En somme, rien. Un génie dont l'anonymat est celui d'un cataclysme en miniature, peut-être un paratonnerre captant les

foudres, mais sans liberté de manœuvre, sans responsabilité, sans, au fond, l'élémentaire satisfaction qui permet de proclamer : « Je suis l'auteur ».

Alors, pourquoi l'Académie ? Pourquoi la présidence du festival de Cannes ? Pourquoi toutes ces signatures, tous ces profils d'Orphée sur la nappe des restaurants ? Pourquoi ce perpétuel affût vis-à-vis des photographes ? C'est très simple : se sachant élu en vertu de desseins qui lui échappent, condamné à rejoindre son étoile au sein de la froide galaxie qui l'a mis au monde, il garde la nostalgie de la chaleur originelle – celle qui confond dans une même ressource ceux qui, dépourvus de destin, ne sont là que pour faire nombre.

Anonyme mais désigné par le feu du ciel, il reste fasciné par l'autre anonymat, le vrai – celui auquel semblent refusées les fulminations de l'étoile, ceux que rien a priori ne semble distinguer du néant, fondus dans le chaud limon d'une vie sans nécessité. Les pieds sur terre, la tête parmi les foudres de la tragédie, il ressemble à l'enfant de bonne famille que des habits trop propres empêchent de se mêler aux jeux de l'enfance.

Enfance, chez lui, d'autant plus agitée qu'elle est refoulée, et qui se traduit par des jeux qui invitent les injonctions de l'étoile. Cette enfance, par cela même, demeure sa patrie, mais elle se fait prophétique.

Jean-Pierre Millecam, écrivain.

Nice le 5 décembre 2018.

Préface de Jean Dedieu

Dans son introduction, Christian Schmitt parle de l'invisible chez Jean Cocteau.

« L'invisible », ce terme correspond non seulement à Cocteau mais aussi à ceux qui ont eu la chance de travailler sous sa direction.

À Metz, au théâtre de la ville pour PELLÉAS et MÉLISANDE, à Metz pour les Vitraux.

Cet « invisible » pour les vitraux comme pour le théâtre, c'est le phénomène de la RENCONTRE qui prédomine, au fil ténu des hasards, des volontés de chacun, de leur force. Car toute la vie repose sur ce moment.

Pour Metz, si une seule de ces rencontres n'avait pu se faire, tout aurait été perdu. Et cela même, jusque ce livre entre son auteur et moi-même.

Jean Dedieu, cartonnier de Jean Cocteau.
Architecte du Patrimoine honoraire.

Introduction

Comme dans un rêve !



Dessin de l'auteur.

Jean Cocteau est venu à Metz à plusieurs reprises en 1962 (mois de juin et de septembre notamment), dans une ville froide et sévère comme il se plaît à le dire à son amie Francine Weisweiler venue, elle aussi, le rejoindre le 19 septembre depuis Saint-Jean-Cap-Ferrat.

Mais loin d'être anecdotique, la présence de Cocteau dans cette ville du Nord-est de la France va surprendre plus d'un, d'autant qu'elle va permettre au prince des poètes de renouveler un rêve fou et insensé qui ne cesse de le tourmenter !

La date revêt aussi une certaine importance. L'année 1962, c'est un an avant qu'il ne quitte ce monde (Cocteau décède le 11 octobre 1963). Dès lors on peut comprendre qu'il puisse ressentir le besoin de réaliser quelque chose d'important à cette date, celle-ci se révélant être prémonitoire.

Ni banale ni anecdotique, l'étape de Metz s'inscrit donc dans une démarche très significative pour le poète.

Le graphisme et l'invisible

En effet, Jean Cocteau, pris de passion pour le graphisme dans les dernières années de sa vie, se met à croire ou à espérer avoir découvert, après la poésie et le cinéma, une autre voie lui permettant d'accéder au monde de l'invisible.

D'où sa célèbre phrase qu'il martèle sans cesse à qui veut bien l'entendre : « *Je décalque l'invisible !* »¹

Cela lui paraît d'autant plus possible qu'il acquiert une réelle maîtrise dans le dessin.

« *Vers 1944, la sûreté, la vigueur et l'aisance auxquelles atteint le dessinateur témoignent d'une maîtrise qui donne lieu à trois réussites majeures : le portrait de Colette, d'une acuité digne de Lautrec, les lithographies d'Orphée et les dessins sur le thème de la licorne (1947) où triomphe le mouvement lyrique de la ligne.* »²

Étrange relation aussi lorsqu'il constate le lien qu'il peut établir entre l'écriture et le dessin :

« *J'ai toujours dessiné. Écrire, pour moi, c'est dessiner, nouer des lignes de telle sorte qu'elles se fassent écriture, ou les dénouer de telle sorte que*

¹ Dans *Opéra* de Jean Cocteau, RPOD (Romans, Poésies, Œuvres Diverses), La Pochothèque, Le Livre de Poche, 2003, p. 313

² Pierre Chanel, *Jean Cocteau poète graphique*, Chêne/Stock, Paris, 1975.